



## Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

177-178 | 2018

Langage oral à l'école maternelle. Étude d'un corpus homogène

---

Marion COLAS-BLAISE, Laurent PERRIN, Gian Maria TORE, dirs, *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*

Limoges, Lambert-Lucas, 2016, 450 p.

Guy Achard-Bayle

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4031>

ISSN : 2425-2042

### Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

### Référence électronique

Guy Achard-Bayle, « Marion COLAS-BLAISE, Laurent PERRIN, Gian Maria TORE, dirs, *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage* », *Pratiques* [En ligne], 177-178 | 2018, mis en ligne le 20 juillet 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4031>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Marion COLAS-BLAISE, Laurent PERRIN, Gian Maria TORE, dirs, *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*

Limoges, Lambert-Lucas, 2016, 450 p.

Guy Achard-Bayle

---

## RÉFÉRENCE

Marion COLAS-BLAISE, Laurent PERRIN, Gian Maria TORE, dirs, *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, 450 p.

- 1 M. Colas-Blaise, L. Perrin et G. M. Tore offrent une somme sur l'énonciation, considérable tant par la quantité que par la qualité. La notion, qu'il s'agit de travailler « aujourd'hui » comme l'indique le titre de l'ouvrage, date d'un bon demi-siècle siècle, rappelle M. Colas-Blaise dès le début de son introduction (p. 11) : ainsi il s'agira entre autres de rendre hommage « aux travaux fondateurs de Benveniste » (*ibid.*). Pour autant le premier hommage rendu par les éditeurs l'est à F. de Saussure, dont ils citent *De l'essence double du langage*, retenant que « l'objet en linguistique n'existe pas pour commencer » ; car « parler d'un objet, nommer un objet, ce n'est pas autre chose que d'invoquer un point de vue » (Saussure, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 23) ; ainsi, selon M. Colas-Blaise, « à défaut d'une définition unitaire de l'énonciation » (p. 11), la citation est censée justifier des « éclairages multiples » de la notion ; mais elle a une autre utilité, car, toujours selon M. Colas-Blaise, la « constatation [de Saussure] peut sans risque être étendue à la sémiotique » (*ibid.*). L'ouvrage a en effet pour objectif, et même pour principal objectif au vu de son sommaire et de l'avant-propos (p. 9), « d'instaurer un dialogue, trop rare selon [les éditeurs], entre la linguistique et la sémiotique, un demi-

siècle après la proposition de Benveniste, dans “Sémiologie de la langue”, d’étudier les “caractères communs à tous les systèmes de signes” ».

- 2 L’ouvrage se déploie sur quelque 450 pages et comprend vingt-cinq contributions qui sont autant de chapitres, auxquels s’ajoutent, outre l’avant-propos, un « parcours de lecture [pour] entrer dans l’énonciation » de M. Colas-Blaise, et un « post-scriptum » de G. M. Tore. Ces deux derniers textes font chacun une vingtaine de pages, ce qui laisse entendre le besoin de balisage, de guidage, de synthèse, qu’une entreprise de cette taille et de cette ambition demande ou exige. Ce décompte permet de calculer également la moyenne des contributions, qui est d’une quinzaine de pages, sachant que la typographie est d’un format particulièrement condensé : les textes réunis sont donc volumineux ; ce qui laisse entendre, de nouveau, l’ampleur et l’ambition du recueil.
- 3 Le premier souci des éditeurs est donc de guider, de faciliter la lecture d’une telle somme. À certains égards, ce type d’ouvrage prend un caractère encyclopédique (voir, parmi d’autres, M.-A. Morel & L. Danon-Boileau, éds, 1992, *La Deixis*, Paris, Presses universitaires de France), tant, on l’a dit, les points de vue sur l’objet sont divers. C’est pourquoi le sommaire est immédiatement suivi d’un index à la fois *rerum* et *nominum*, qui combine donc aux noms des contributeurs un certain nombre de « notions-clés », telles que *deixis*, *modalité*, *dialogisme*, *éthos*, *genre*, *perception*, *interaction*, *diachronie*... C’est un signe de l’aspect encyclopédique de l’ouvrage, car non seulement la sémiotique est convoquée, mais la plupart des domaines contemporains des sciences du langage, au-delà même des théories (déjà diverses) de l’énonciation : de la sémantique référentielle à l’interactionnisme, de l’analyse de discours à la linguistique diachronique. Si cet index donne de la sorte une bonne image de l’étendue et de la variété disciplinaire de l’ouvrage, on se demande cependant jusqu’à quel point il aide à son parcours ; et cela, moins par l’absence de la mention des pages (on peut se reporter au sommaire qui précède), que par la mention de mêmes noms d’auteur sous plusieurs notions : on retrouve ainsi, sans surprise, tel énonciativiste sous *deixis*-*indice*-*index* ou *instances d’énonciation*, mais tel autre encore sous ces entrées et, plus encore, sous *modalité*, *dialogisme*, *discours* et *perception*, autrement dit presque partout... L’index peut néanmoins réserver des surprises (B. Combettes sous *dialogisme*-*polyphonie*) et donc inciter à un parcours de lecture inattendu ; de même, on est intrigué par l’entrée *Diachronie*, *gestion du temps*, qui rassemble B. Combettes et L. Mondada... Bref, l’index, inaugural, ne manque pas dans ces cas de piquer notre curiosité, mais comme il ne peut la satisfaire à lui seul, il nous conduit directement aux textes introducteurs dont on attend d’autres lumières.
- 4 C’est le ou les propos du « parcours de lecture » qui sert d’introduction à l’ouvrage : il s’agit, d’une part, de présenter et d’ordonner « les éclairages multiples » de « chercheurs [...] souvent emblématiques de leur théorie » (p. 11) ; d’autre part, de « dresser un portrait des sciences du langage actuelles et des passerelles [...] entre elles » (p. 9). C’est ce à quoi s’attache M. Colas-Blaise en retenant, pour « entrer dans l’énonciation », onze axes qui se déclinent ou spécifient ainsi : la deixis (et « l’indexant non linguistique »), la subjectivité (la modalité), le dédoublement énonciatif, la polyphonie (le dialogisme et les interactions), les instances d’énonciation, la prise en charge, l’ancrage sensible (la corporéité), le personnel (et l’impersonnel de l’énonciation), le genre (et la norme), le contexte (linguistique et non linguistique), les dynamiques énonciatives... soient quelque vingt axes, presque autant que de contributeurs.
- 5 Après l’introduction de M. Colas-Blaise (p. 11-31), qui donne au lecteur « une vue panoramique » de l’ouvrage (p. 30), passons maintenant au « post-scriptum » de

G. M. Tore (p. 433-452), que l'on peut lire en fait comme un second parcours de lecture, davantage orienté il est vrai vers un bilan ; un bilan qui s'annonce sous deux jours, plus ou moins optimistes : d'un côté, côté heuristique, les recherches sur l'énonciation éclairent notre compréhension et notre explication du monde ; de l'autre, côté épistémologique, elles ne constituent plus une « théorie » mais sont devenues des « approches » (p. 433). Renonçant ainsi aux « théories » de l'énonciation, et un peu plus loin à l'idée d'une « notion », G. M. Tore envisage l'énonciation comme un « concept », un concept « plastique et foisonnant » : foisonnant parce que plastique, il permet des « développements divers et variés *mais lisibles et programmatiques* » (p. 435 ; ses italiques).

- 6 Ainsi toute une partie de ce post-scriptum est-elle dédiée à une mise au point épistémologique où l'idée du « concept » (en l'occurrence d'énonciation) est défendue ; cette idée conduit au-delà de ce que les mots qui désignent les concepts décrivent ordinairement : par exemple « acteur », en sociologie, n'est pas un professionnel du spectacle... Ainsi les concepts, désignés par des mots qui ont – ou prennent avec les concepts – une signification quasi métaphorique, ont-ils cette « capacité heuristique [...] de faire voir quelque chose autrement » (p. 437). De ce fait, la diversité des points de vue, signalée dès le début par M. Colas-Blaise, s'avère proprement constructive : « à travers la différence des options, des théories et des approches énonciativistes, on peut soutenir qu'il y a un style de savoir que l'“énonciation” permet d'endosser » (p. 435). Passons maintenant à la revue des contributions, en essayant de relever ce que chacune apporte de neuf dans le champ si labouré de l'énonciation...
- 7 G. Kleiber (p. 33-50), qui ouvre le recueil, revient sur le « couple » *énonciation-personne*. Il repart de la version « standard » de la conception énonciative de la personne (Je-Tu), et par conséquent « de la caractérisation du troisième larron, *il* ». Il interroge et remet donc en question la conception « traditionnelle » de ces marques de personne, selon qu'elles sont réduites aux rôles de sujets parlants ou de participants « sans parler » à l'instance de l'énonciation. Et comme il n'est pas question d'introduire un pronom *il* « non personnel », pas plus que d'assimiler la personne au sujet parlant, G. Kleiber préfère étudier les personnes sous l'angle référentiel. En passant alors du cadre de l'énonciation à celui de l'énoncé, on constate que chaque personne peut jouer le rôle de délocuté ; autrement dit, les trois personnes jouent un rôle dans le cadre de l'énoncé. Pour présenter sa conception, G. Kleiber cite de nombreux auteurs anciens, grecs, médiévaux, ainsi que des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles français et anglais : parmi lesquels un certain James Harris, auteur en 1752 de *Recherches universelles sur la grammaire universelle*, qui envisage les personnes, non plus comme des acteurs de l'énonciation, mais comme sujets du discours : on sort dès lors d'une « seule caractérisation énonciative négative » de la troisième personne. G. Kleiber passe ensuite à l'examen d'énoncés « sans je ni tu », du genre : « Paul est un énonciativiste débridé » et montre qu'une paraphrase telle que : « Je te dis que : “Paul est un énonciativiste débridé” » (avancée entre autres par J. Dubois et al. dans leur *Dictionnaire de linguistique* de 1972) n'en est pas en fait une, dans la mesure où elle dit autre chose de *je* et *tu* : certes ils sont, c'est-à-dire ils représentent et désignent toujours les interlocuteurs, les instances de l'énonciation, mais ils sont aussi les premiers délocutés, les premières instances représentés référentiellement comme les objets de discours de ce nouvel énoncé. G. Kleiber en arrive ainsi à des définitions qui réconcilient les deux plans ou cadres, celui de l'énonciation et celui de l'énoncé : « *Je* renvoie au locuteur quand il parle de lui-même... »

- 8 J.-M. Klinkenberg (p. 51-68), appliquant la notion d'index au cas de la relation texte-image, défend une conception généralisée de l'énonciation qui « permet de rendre compte de phénomènes jusqu'ici négligés » (par la conception « restreinte ») ; ce qui lui permet de s'intéresser au *sujet* « aujourd'hui au cœur des manifestations artistiques [ou plus inattendu] de l'étude des démarches scientifiques », tant il est vrai que « les sémiotiques épousent volontiers l'évolution des pratiques dont elles rendent compte ». Le chapitre est accompagné comme il se doit d'images et celles-ci de texte, où les relations entre le visuel et le linguistique ou le langagier sont analysées en termes référentiels et déictiques. Entre autres choses, l'un des apports de ce chapitre de J.-M. Klinkenberg concerne sa « théorie de l'index » : il s'agit d'un « dispositif ayant la double propriété (i) de focaliser l'attention sur une portion déterminée de l'espace [...] et (ii) de donner un certain statut à cette portion d'espace » (p. 53). Parmi les exemples, J.-M. Klinkenberg cite l'index lui-même, c'est-à-dire le doigt pointé, mais encore, le cadre du tableau, les étiquettes sur les boîtes...
- 9 Le chapitre de J.-P. Desclés (p. 69-88) pourrait être lu à la suite de celui de G. Kleiber (voir *supra* nos remarques sur l'index de l'ouvrage). J.-P. Desclés commence par rappeler les résultats de ses travaux, et de ses prédécesseurs : ceux de K. Bühler, comme on va le voir très nettement, mais aussi du « Pragois » E. Pauliny, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Ces travaux ont permis à J.-P. Desclés de distinguer une « linguistique du *je* », dont la fonction est l'expression de la pensée, « une linguistique du *je* et du *tu* », dont la fonction est la communication, et une « linguistique du *je-tu* » dont la fonction est le dialogue. C'est sur cette dernière que porte la suite du chapitre, avec une section consacrée aux « représentations métalinguistiques énonciatives », entre autres la thématization, qu'il a traitée par ailleurs, et auparavant, avec A. Culioli. Pour finir, J.-P. Desclés propose une riche « carte sémantique » des opérations de prise en charge par un énonciateur : elles sont multiples, allant par exemple, suivant un engagement croissant, de la « simple énonciation » qui consiste en la « prise en charge d'une relation prédicative », à « la prise en charge du vrai » dans le cas d'une assertion ; mais d'autres prises en charge sont possibles et « cartographiées » : prise en charge d'un dire (énonciation rapportée), d'un jugement (énonciation modale)... jusqu'à l'acte performatif qui est la « prise en charge d'une transformation du monde extérieur » (p. 83).
- 10 R. Vion (p. 89-104) s'attache notamment aux notions de modalité et de modalisation. La définition de la modalité est complexe, fluctuante et le nombre des modalités plutôt variable, du moins dans les travaux recensés : N. Le Querler, A. Culioli, D. Ducard... R. Vion définit, lui, la modalité comme « l'univers subjectif dans lequel le locuteur inscrit son énoncé » (p. 100) ; de ce point de vue, « tout énoncé comprend, au moins, une modalité », qui se manifeste au niveau formel, tout en jouant un rôle au plan sémantique. La modalisation est liée à la production, autrement dit à l'activité du sujet « qui commente sa production » en s'appuyant sur le cotexte et le contexte. R. Vion présente et discute aussi la notion de modalisateur, qui permet au locuteur de modifier sa position « dans une construction de sens où il convoque des discours antérieurs et anticipe les effets de son discours sur ses interlocuteurs » (*ibid.*).
- 11 B. Combettes (p. 105-118) aborde, d'un point de vue diachronique, la relation entre l'énonciation et la grammaticalisation. Il propose pour cela divers exemples et deux « mouvements » : l'énonciation intervient dans le processus soit au début, soit à la fin. Ainsi, elle intervient « en fin de cycle » (suivant le modèle de E. Traugott) avec la locution *en principe*, qui, avant de devenir modalisateur, était liée – *intraprédicativement* – à un

verbe de croyance : « il [un peintre] établissait maintenant *en principe* qu'on devait toujours présenter... » (É. Zola). Même chose pour *en revanche*, qui d'abord signifiait *en échange, en retour* : « Je faisais état de lui envoyer à Marseille quelques livres en revanche » (N. de Peiresc, 1625). Le mouvement inverse, et contemporain, consiste à « syntactiser » un constituant qui perd ainsi l'autonomie que lui donne son statut ou son rôle énonciatif. Ce processus ne concerne pas que les circonstants, et B. Combettes prend ici pour exemple divers types d'ajouts après le point (ponctuation forte) de constituants dépendant syntaxiquement du cotexte gauche – ou qui en dépendaient si l'on considère ce processus comme allant de l'hypotaxe à la parataxe : « Mais attaquer Ségolène – ils le savent d'expérience – est un exercice risqué. Surtout sur les questions de sécurité... » (*Le Nouvel Observateur*) ; « Rarement Shakespeare aura si bien pénétré les motivations d'un coupable. Sans pathos. » (*Télérama*).

- 12 J. Bres (p. 119-134) revient sur les quinze ans de travaux qu'il a consacrés à la notion d'« énoncé dialogique ». On est là au cœur d'une problématique voire d'une controverse énonciative majeure, si l'on considère les débats qui ont opposé diverses conceptions du *point de vue*. J. Bres passe tout d'abord en revue plusieurs d'entre elles, d'O. Ducrot à A. Rabatel. Chez Ducrot, où il apparaît en 1984, *point de vue* alterne avec *attitude* et *position*, ce qui lui ôte son caractère de notion bien assise... Après être passée par la Scapoline (où les points de vue, pluriels, sont « des entités sémantiques composées d'une source, d'un jugement et d'un contenu propositionnel »), la notion de *point de vue* se précise chez L. Perrin (« contenu d'expression détaché par la forme »), puis chez A. Rabatel (voir *infra*), qui « consacre la métaphore scopique (*qui voit ?*) » et se sert de la notion « comme outil heuristique pour appréhender certains éléments du sens, aussi labiles qu'évidents, relevant de l'hétérogénéité énonciative (*qui parle ?*) » (p. 121). « C'est, ajoute J. Bres, la narratologie au secours de l'analyse énonciative en quelque sorte » (*ibid.*). J. Bres préfère parler, lui, non de « dissociation de deux instances », mais de leur « interaction vive » (ses italiques). Ainsi, dans une approche qu'il qualifie de « matérialiste », et analysant cet énoncé, particulièrement « dramatique » (c'est ici notre qualification) : « Marc Dutroux *le gentil, le sauveur, le philanthrope, le philosophe, le scrupuleux, la victime, le repentant*. Tel est le portrait ahurissant que l'accusé le plus honni de Belgique a dressé de lui-même durant son premier interrogatoire (*Le Temps* 04/03/2004) », J. Bres avance qu'« il n'est pas besoin de faire appel à la notion de point de vue qui tente d'appréhender le sens en dehors des mots, le contenu libéré de sa forme ». Il combat ainsi la position, dit-il, *idéaliste*, qui « considère que les mots actualisent un contenu préalablement pensé, qui leur serait en quelque sorte à la fois antérieur et extérieur » (p. 122).
- 13 Si les travaux d'A. Rabatel sur le point de vue (PDV sous sa plume) puisent à la narratologie, ses développements l'ont orienté vers les sciences humaines et sociales, ce qu'il appelle dans sa contribution « l'arrière-plan anthropologique du PDV » (p. 135) ; ils l'ont conduit plus récemment vers « un horizon rhétorique et politique » (*ibid.*) : son intention, dans les deux cas, étant d'explorer des « formes inédites de subjectivité », entre autres, et en l'occurrence, ce qui lie, à ses yeux, PDV et empathie. A. Rabatel commence par revoir la notion de PDV au travers des travaux d'O. Ducrot (*cf.* J. Bres *supra*), mais aussi, avant même, F. de Saussure (voir notre citation de ses *Écrits de linguistique générale*, publiés en 2002, au début de cette recension) et, bien entendu, É. Benveniste. En ce qui concerne l'empathie, A. Rabatel s'inspire des travaux d'A. Berthoz. Si, pour ce dernier, l'empathie est un « changement de point de vue », A. Rabatel la définit de son côté comme le « passage d'une perspective auto- à une perspective hétéro-centrée » ; l'empathie est

ainsi « un va-et-vient permanent entre sa place et celle de l'autre ». Ce processus se manifeste au plan linguistique : l'énonciateur peut soit « changer de position énonciative pour voir les choses sous un autre angle », soit « se mettre à la place d'un autre » ; dans le premier cas, A. Rabatel parle d'« auto-dialogisme », dans le second d'« hétéro-dialogisme ». Ainsi, l'empathie s'ancre-t-elle aux PDV, dans des pensées et des paroles représentées/rapportées. Quant à « l'horizon rhétorique et politique », A. Rabatel s'inspire des travaux de M. Nussbaum sur l'éducation, l'éducation au sens large, y compris et peut-être surtout celle du citoyen. Cette éducation consiste à développer des compétences autres que cognitives, empathiques, autrement dit « la capacité de se préoccuper des autres », par exemple en imaginant une variété de PDV en traitant de problèmes complexes. On voit ainsi quelle est l'extension politique du projet ou du programme. Mais A. Rabatel peut aussi conclure sur une révision du concept de dialogisme de M. Bakhtine, chez qui il « ne se réduit pas à un inter-discours, à un feuilletage des voix, [mais] repose sur une attitude ouverte qui vise à faire dialoguer ensemble des PDV différents » (p. 147).

- 14 D. Ducard (p. 151-166) représente l'énonciation culiolienne, plus précisément la *théorie des opérations prédictives et énonciatives* (TOPE). Après avoir rappelé qu'un colloque sur l'histoire des théories de l'énonciation s'est tenu à Paris en 1985, il tient à présenter la conception du langage comme « fait total » qu'a défendue A. Culioli. Ainsi, il y a trois dimensions essentielles de l'activité de langage, la Représentation (d'ordre mental), la Référenciation (d'ordre situationnel) et la Régulation (d'ordre modal, actionnel et interactionnel ; les majuscules sont d'A. Culioli). D. Ducard retient alors de ce rappel la définition suivante de la linguistique de l'énonciation : « étude de l'activité signifiante de langage, en langue, dans l'exercice de la parole et du discours, à travers les textes » (p. 153 ; ses italiques). Ce dernier terme devient le point focal de la suite de l'étude de D. Ducard. Le texte est un produit d'énonciation, tel qu'il se présente sous forme d'une séquence phonique ou graphique, et tel qu'il est analysé comme un « arrangement de formes symboliques [...] un agencement de marqueurs linguistiques » (*ibid.*). Le reste du chapitre est une longue et très précise étude de cas, « un commentaire de texte » (en l'occurrence un récit de vie), dont on ne peut donner le détail, mais qui porte entre autres sur l'analyse « des déplacements [en termes de proximité vs distance] entre l'énonciateur et le co(-)énonciateur » (le tiret entre parenthèses rassemble le « co-énonciateur » *autre que moi*, et le « coénonciateur » *autre de moi*). Dans son ensemble, le commentaire de D. Ducard consiste d'abord à caractériser le texte en question comme genre, ou dans la diversité des genres, sachant que ce récit de vie prend la forme d'un entretien narratif et d'un reportage radiodiffusé ; ensuite, à l'étudier suivant les trois dimensions relevées précédemment, qu'il complète par les trois suivantes : « L'énonciation est ainsi conçue comme une activité, avec un sujet engagé dans l'action de dire, dans une situation et dans une relation inter-sujets, avec une force d'assertion et une intensité liées à un investissement affectif » (p. 164-165). À ces deux triades (action-situation-relation + représentation-référenciation-régulation), D. Ducard ajoute une troisième censée rendre compte de « l'activité symbolique du langage : le mouvement, l'imagination, la formulation » (p. 165), le ou les mouvements se situant au niveau « phéno-physique » – ce qui fait écho aux *gestes mentaux* d'A. Culioli qui mettent en relation notre activité sensorimotrice et nos gestes en vue d'une action.
- 15 A. Petitjean (p. 167-178), spécialiste entre autres du théâtre de B.-M. Koltès, étudie l'énonciation dramatique à la lumière des noms ou termes d'adresse (TA). Ces derniers ne

sont pas propres à l'énonciation dramatique, si l'on considère qu'ils se trouvent (suivant les travaux de C. Détrie et Ch. Claudel notamment) dans d'autres genres que le théâtre, par exemple l'interview de presse. De manière générale, le TA « tout à la fois construit une représentation de la relation interpersonnelle et détermine le rapport de l'énonciateur à son destinataire » (p. 166). A. Petitjean se focalise néanmoins sur les textes dramatiques parce que « la dynamique dialogale » y est « plus complexe que dans les dialogues dits "ordinaires" » du fait de la « double dialogie » qu'on y trouve : la « dialogie interne » (faite des échanges entre les protagonistes de la fiction) s'articule à un dispositif externe où ces échanges s'adressent aussi au public, en l'occurrence au travers des TA, pour lui permettre de les identifier, en même temps que les personnages s'identifient (entre eux). Ainsi les TA au théâtre sont à la fois « adressés » et « destinés », nous dit A. Petitjean (p. 170). La suite du chapitre d'A. Petitjean est une étude des TA sur corpus, entreprise de deux points de vue linguistiques : morpho-syntaxique et pragmatique, ce dernier étant bien entendu le plus développé. Ce qui n'enlève rien à l'intérêt de la première approche, formulée en termes de places et de fonctions : ainsi, le détachement des TA (apostrophes) est la marque d'une « réelle autonomie énonciative » ; ce qui fait qu'à la différence des appositions et des dislocations, ils sont déplaçables et se retrouvent aussi bien en position médiane et finale qu'initiale. Pour autant la place n'est pas indifférente au plan pragma-sémantique : ainsi, en position initiale, le TA est « un marqueur d'ouverture de l'interaction » ; il a une fonction phatique en position médiane, ce qui « correspond à une volonté de maintenir le lien conversationnel » : « [...] je ne te demande pas de cigarette non plus, camarade, je ne fume même pas... » (B.-M. Koltès, *La Nuit juste avant les forêts*) ; en position finale, ou « caudale » selon A. Petitjean, les TA ont un rôle « régulateur », comme par exemple lorsque le locuteur « passe le relais » à son interlocuteur :

LE BALÈZE – À quoi réfléchis-tu, petit ?

ZUCCO – Je songe à l'immortalité du crabe, de la limace et du hanneton... (B.-M. Koltès, *Roberto Zucco*)

- 16 La section du chapitre d'A. Petitjean consacrée à la pragmatique des TA est très détaillée ; nous en retiendrons les conclusions qu'il en tire, utilisant de suggestives métaphores militaires ou policières : « l'interpellation pouvant être vécue comme une incursion dans le territoire de l'interpellé, le [TA] s'inscrit dans le cadre des rapports de *place* et de *face* » – autant dire de *force* ! Ainsi, les TA « jouent un rôle essentiel dans l'élaboration de l'éthos discursif des personnages. Dès l'instant où il interpelle l'autre, le locuteur, par le choix du [TA], donne à voir à la fois une image de l'adressé et de lui-même » (p. 176).
- 17 La transition avec le chapitre de M. Monte (p. 179-200) se fait sur le thème de l'éthos. M. Monte se propose néanmoins de « confronter » cette notion à celle de style, qui est sa spécialité, sachant qu'elle travaille cette autre notion d'une part dans un cadre, suivant une méthode, linguistique, en termes d'opérations discursives ; d'autre part sur un corpus de textes poétiques. En introduction, M. Monte consacre la première partie ou section de son chapitre à définir l'énonciation « entre collectif et singulier » : en termes de communication, ou de « contrat de communication » (suivant P. Charaudeau), la communication poétique est « différée » (p. 179), qu'il s'agisse de l'*identité* des sujets de « l'acte de communication », de sa *finalité*, enfin des *circonstances*, car en termes de production et de réception, le contrat de communication est « largement tributaire des configurations socio-historiques » (p. 180). M. Monte fait le lien entre communication et éthos grâce à la notion d'interdiscours : « tout producteur de texte inscrit ce texte dans un discours, et au sein de ce discours, dans un genre, en fonction des circonstances, des

finalités » (*ibid.*). Pour autant, et notamment en poésie, le récepteur peut « reconstruire le sens en négligeant une partie des marques laissées par le travail d'énonciation » (*ibid.*). D'où, en poésie toujours, une articulation toute particulière de « l'énonciation singulière avec les formes collectives au sein desquelles le texte émerge » (p. 181). La deuxième partie confronte les notions d'éthos et de style, qui se distinguent moins qu'ils ne se complètent. L'éthos est défini traditionnellement comme l'image du locuteur dans son discours (voir *supra* A. Petitjean). Si le statut institutionnel influe sur l'éthos, le discours peut aussi le faire évoluer, suivant « trois dimensions clés » (p. 184) : la relation intersubjective, la présence ou l'effacement du locuteur, et le rythme – celui-ci couvrant plus que les structures métriques, le matériau phonique, la syntaxe, la typographie, qui sont autant de marques de « corporité » (*ibid.*). Puis, refusant d'opposer, de manière « dualiste », référence à un monde et expression d'une subjectivité, M. Monte propose une conception « renouvelée » du style qui « permet d'insister peut-être mieux que l'éthos sur le lien nécessaire entre la forme du contenu et la forme de l'expression » (p. 187). Ainsi, « le style apparaît bien comme une composante de la notion d'auteur » (*ibid.*). Dans sa troisième et dernière partie, M. Monte, qui cherche à « repenser l'énonciation lyrique », étudie plusieurs poèmes (modernes ou contemporains) en termes de subjectivité, point de vue, dialogisme... Ces marques sont certes des orientations, des guides de lecture, mais ce qui finalement retient l'attention de M. Monte dans un poème de J. Follain, c'est un connecteur (« pourtant ») qui fait que « le poème devient le lieu d'un débat interprétatif » ; autrement dit : « Les poèmes créent une communauté émotionnelle, mais celle-ci n'élimine pas, conclut M. Monte, le débat » (p. 197).

- 18 A. Jaubert (p. 201-214) s'intéresse au « tournant énonciatif » de la linguistique qui, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, a permis à la pragmatique d'« occuper une position intégrative » dans les sciences du langage. Ce tournant a été marqué par, ou a eu pour conséquence, un « déplacement d'intérêt » de l'objet d'analyse : de la proposition à l'énoncé. A. Jaubert a proposé de son côté la notion d'*appropriation énonciative* qui « constitue une charnière conceptuelle entre la langue et les enjeux du discours ». Mais A. Jaubert ne s'arrête pas aux discours « ordinaires », elle s'intéresse également aux productions littéraires, où se manifeste « une montée en puissance de la valeur de discours », et, en vue de leur analyse, redéfinit les contours d'une stylistique pragmatique.
- 19 D. Maingueneau (p. 215-226) considère l'énonciation de deux points de vue disciplinaires et professionnels : celui du linguiste et celui de l'analyste de discours. Son chapitre consiste en deux parties : dans la première, il définit ou redéfinit les notions de « situation d'énonciation », « situation de locution », « situation de communication » et « scène d'énonciation », suivant qu'on se situe du côté de la langue ou du côté du discours. Dans la seconde partie, il revient sur la notion d'« énonciation aphorissante », autrement dit de la « parole autonome », qu'il a présentée en 2012 dans *Phrases sans texte*.
- 20 C. Détrie (p. 283-294) représente le courant praxématique. Ainsi, elle aborde la question de l'énonciation via la ou plutôt les *praxis*, tant elles sont et tant il faut les considérer comme plurielles : « des praxis sociales et personnelles à la praxis linguistique ». Dans cette conception, la notion d'*actualisation* est de première importance, et permet de faire le lien entre *praxis* et *énonciation*, sachant la diversité de(s) première(s) : ainsi, « parler, ce n'est pas transférer des informations, c'est façonner le monde et le pourvoir de sens, en lien avec ses praxis, personnelles et sociales ». Par la praxis linguistique, et au travers de « l'implication du sujet », on peut de la sorte « retrouver » une « archéologie

expérientielle » : car « nommer, c'est dire sa propre position sur l'objet, en intégration/ contestation du rapport des autres à son égard » (p. 293).

- 21 J.-C. Coquet (p. 295-302) étudie l'énonciation selon la phénoménologie du langage. Il commence par citer directement É. Benveniste et son « point de vue » : « Nous ne saisissons le fait de langue que selon un certain point de vue... » (*Problèmes de linguistique générale* I). J.-C. Coquet entend ainsi « retourner aux sources », É. Benveniste donc, mais aussi M. Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*). Le but de J.-C. Coquet est alors de voir comment « nous “énonçons” ce qu'il en est du monde, des objets, d'autrui, de la société » (p. 297). On voit ainsi que la notion de « point de vue » peut être utilisée en linguistique, en tout cas suivant É. Benveniste, dans deux contextes : celui des théories, méthodes, écoles linguistiques, comme *supra* dans la citation d'É. Benveniste ; mais aussi celui de « l'acte même de produire un énoncé » (É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* II). Pour autant, J.-C. Coquet, après avoir commencé avec l'acception première d'É. Benveniste, se penche, à l'aide de divers exemples, sur sa seconde acception : « dire le sensible est bien l'enjeu que se fixe une *phénoménologie du langage* » (p. 298). Il opère pour cela un autre retour aux sources : en l'occurrence aux Stoïciens et à une lettre de Sénèque à Lucilius (souvent citée par A. Culioli) : « “Loquor corpus”, ce n'est pas “Loquor de corpore” » (« “Je dis le corps”, ce n'est pas “je dis quelque chose au sujet du corps” »). D'où sa conclusion avec une nouvelle citation d'É. Benveniste, qui au passage permet de résoudre la question de la double acception et de la double utilisation de la notion de point de vue par ou chez les linguistes : « Il faut prendre garde à la condition spécifique de l'énonciation : c'est l'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet ».
- 22 Suivent trois chapitres interactionnistes. J. Cosnier (p. 303-314) se place en « éthologue des interactions humaines » (p. 303). Si tous les animaux sociaux interagissent, l'espèce humaine se distingue comme « hyper communicante », ce qui fait de l'homme un « animal bavard ». J. Cosnier recense ensuite les modalités et les fonctions de la « posturo-mimo-gestualité », d'où il ressort que « le corps du parleur est utilisé constamment comme source de coordonnées pluridimensionnelles énonciatives [par ex. un geste déictique *vers*] et comme support de représentation [par ex. le geste *sur soi-même* pour accompagner l'énoncé : “Il s'est cassé le bras”] ». J. Cosnier étudie ensuite les manifestations d'empathie entre énonciateur et « dénonciateur », comme dans cet énoncé : « Mettez-vous à *ma* place... », où le corps sert d'instrument d'*échoisation*. Il revendique donc par son « approche “étho-psychologique” » un élargissement de la notion d'énonciation, qui permette d'une part de rendre compte « totalement » des rapports entre énonciation et interaction, d'où sa notion de « totexte » – ou « énoncé total » comprenant la multimodalité –, d'autre part d'inclure la « dénonciation », résumée comme suit : *L'énoncé excède le prononcé*.
- 23 Interactionniste et analyste de conversations, L. Mondada (p. 317-340) s'intéresse au phénomène des *pre-beginnings*, qui comme leur nom l'indique, précèdent le démarrage des tours de parole ; autrement dit, L. Mondada prend pour objet *l'énonciation en train de se faire*. Elle étudie ainsi la structuration puis les ressources, verbales, vocales, gestuelles ou visuelles, de ces *pre-beginnings*, dont on ne peut faire ici le détail ; d'autant que le chapitre, très illustré, est accompagné de nombreuses analyses conversationnelles et d'images. Il en résulte que les *pre-beginnings* sont « un lieu d'observation privilégié » (p. 337) pour rendre compte de l'émergence et de l'alternance des tours.

- 24 C. Kerbrat-Orecchioni (p. 341-360) procède pour sa part et en partie à une autobiographie professionnelle, refaisant, au début de son chapitre, le parcours qui l'a conduite de l'énonciation (dans les années 70) à l'analyse de discours en interaction (à partir du milieu des années 80). La seconde partie de son chapitre est consacrée, par « un examen de corpus » très fourni, à une révision de son classement des axiologiques, ou à la distinction qu'elle avait faite, en 1980, entre *intrinsèques* et *occasionnels*, les premiers relevant de la langue, les seconds du discours. C. Kerbrat-Orecchioni cherche ainsi aujourd'hui à « relativiser » cette distinction, du fait que « s'il existe assurément dans le lexique des termes qui sont intrinsèquement chargés d'un jugement de valeur positif ou négatif [par ex. *excessifs*, *désobligeants* qualifiant des *propos*], il existe aussi des termes intermédiaires qui "penchent" vers telle ou telle valeur », par ex. le mot *socialiste* dans le débat d'entre deux tours de 1995 entre les candidats à la présidence de la République, Jacques Chirac (droite) et Lionel Jospin (gauche), lorsque le premier met en correspondance (en relation d'équivalence : A c'est B) ces deux syntagmes : « système socialiste » et « système diabolique » ; ou encore le mot *stéréotype* dans ce slogan de la Manif pour tous : « Touche pas à mes stéréotypes de genre » (voir <http://www.madmoizelle.com/lmpt-stereotypes-genre-224065>). Pour finir, C. Kerbrat-Orecchioni revient sur la définition, autrement dit l'évolution depuis É. Benveniste, de la notion d'énonciation : elle souligne l'apport de la perspective interactionniste dans l'affaire, grâce notamment aux descriptions qui ont été faites de « l'éthos en interaction », qui ont consisté non seulement « à voir comment le locuteur construit de lui-même une certaine image (autant que possible favorable) mais aussi comment il en construit une de son partenaire (très généralement défavorable dans le cadre de nos débats [entre deux tours des élections présidentielles françaises de 1974 à 2012] » (p. 358).
- 25 Le chapitre suivant traite deux problématiques (« de l'institution et du sens ») qui vont nous ancrer systématiquement dans le « pluridisciplinaire » (p. 379).
- 26 G.-É. Sarfati (p. 361-380) s'intéresse au « sens commun », c'est-à-dire à la dynamique du sens qui résulte des « mécanismes opérateurs » qui font « lien entre les sujets dans l'usage des signes » (p. 361). De son point de vue d'épistémologue, G.-É. Sarfati commence par distinguer deux types de « sémantiques discursives » (dans l'esprit de l'ouvrage co-rédigé avec M.-A. Paveau, en 2003) : les modèles immanentistes (linguistique textuelle, sémantique des textes) et ceux qui s'ouvrent au « trans-sémiotique » (les analyses du discours). G.-É. Sarfati plaide pour une « phénoménologie discursive » (appliquée au sens commun elle devient une « pragmatique topique ») qui tienne des deux tendances, autrement dit des deux aspects du procès de sémiotisation : « les dimensions de l'usage et le point de vue des usagers » (p. 362). Une section du chapitre est consacrée à un survol historique de la notion de sens commun, depuis le *sensus communis* du Moyen-Âge, aux *topoi* d'O. Ducrot et J.-C. Anscombe, en passant par la philosophie analytique conçue dans sa période tardive (le *linguistic turn* de la philosophie), comme une philosophie du langage ordinaire (cf. J. L. Austin, J. R. Searle). G.-É. Sarfati retient enfin les travaux « d'A. Schultz » (en fait A. Schütz) qui, dans la lignée de la réflexion de E. Husserl sur le *Lebenswelt* (monde de la vie), entend le sens commun comme « la somme des connaissances d'arrière-plan supposées par les sujets-acteurs dans leur expérience du monde ». G.-É. Sarfati transpose le modèle au domaine linguistique, c'est-à-dire aux « compétences requises pour permettre au sujet-acteur de s'impliquer avec pertinence dans les différentes situations de communication socialement configurées » (p. 365). Le sens commun est ainsi double ou duel, du fait que « le sujet-acteur de la formation sociale

est simultanément sujet du parlant » (p. 366). Cela permet à G.-É. Sarfati de développer un modèle pragmatique et phénoménologique qui se situe au carrefour de la philosophie, la sociologie, la rhétorique ou encore la psychanalyse (on pourra regretter néanmoins que les travaux de G. Kleiber sur le sens commun ne figurent pas dans la bibliographie). G.-É. Sarfati développe également et *in fine* la notion-clé de « compétence topique », qu'il faut comprendre comme « un profil expressif typique du mode d'inscription du sujet-acteur, à chacune des institutions de sens dont il participe » (p. 375). Du côté de la subjectivité et de l'énonciation, il en résulte que si « le sujet parle d'une voix qui dans chaque cas est singulière », son « cursus institutionnel », multiple et complexe, « dote sa compétence topique d'autant de voix spécifiques » (*ibid.*).

- 27 A. Bondi (p. 381-394) poursuit à sa manière le travail de G.-É. Sarfati, entre énonciation, subjectivité et institution, sur la « socialité du sens », mais pour se tourner vers la « perception d'autrui » (p. 381); autrement dit, en termes de modèles, vers une « phénoménologie sémiotique » (p. 383), où « l'activité de langage » est pensée « comme une *perception*, une activité générique de *relation* à, *accès au* (monde) » (*ibid.*). Ce chapitre est marqué par les travaux de P. Cadiot, F. Lebas et Y.-M. Visetti, soit la *théorie des formes sémantiques* (TFS) qui « conçoit la langue dans les termes d'une *saisie du monde* et en même temps d'une *capture* ou *saisie du discours d'autrui* » (p. 385). La TFS revisite ainsi l'articulation du rapport sens-référence et considère les objets de la parole à la fois comme « constitués en partie par la dynamique langagière » (lesdits objets étant malléables) et comme étant « aussi les mêmes que ceux auxquels le langage réfère » (*ibid.*). Ainsi A. Bondi définit-il l'énonciation comme une « *parole non-achevée* », entre « fluctuation continue » et « stabilité phénoménale », à la fois singulière (résultant même d'une « illusion subjective ») et impersonnelle (émergeant de « formes-normes ritualisées » p. 389). Sur ce fond, pour ne pas dire sur ce fonds, A. Bondi développe sa conception d'« un théâtre de l'énonciation » : suivant É. Benveniste, il avance que chaque prise de parole, chaque énonciation est une (ré-) invention de la parole, de sa parole ; en même temps, ou parallèlement, mais toujours suivant É. Benveniste (dans *Problèmes de linguistique générale* I), « du fait même de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi ». Cela conduit A. Bondi à M. Bakhtine (théoricien du dialogisme dans *Marxisme et philosophie du langage*), pour qui « l'énonciation est le produit de l'interaction de deux individus socialement organisés » ; et « même s'il n'y a pas un interlocuteur réel [...] le monde intérieur et la réflexion de chaque individu sont dotés d'un auditoire social propre bien établi » (p. 392).
- 28 P. Basso Fossali (p. 395-420) s'intéresse à l'*espace d'énonciation*, en se focalisant sur les relations de cette dernière, redéfinie comme *initiative énonciative*, et la perception. Pour bâtir sa théorie de l'*initiative énonciative*, il distingue « quatre espaces pertinents » (p. 397) : l'espace énoncé (« le produit discursif »), l'espace énonciatif (« espace intensif de l'énonciation »), l'espace d'implémentation (« espace extensif » de la pratique sémiotique, autrement dit : « la scène énonciative ») et l'environnement qui se « propos[e] comme le "théâtre" des événements » (p. 397-398). Pour ce qui est de la perception, P. Basso Fossali en fait un « moteur originel de culturalisation » (autrement dit de « dynamisation de la culture ») qui permet « l'émancipation par rapport aux relations déjà établies et normées », et « brise les bornes des terrains de jeu négociées à l'avance, voire institutionnalisées » : ainsi énonciation et perception décrivent-elles une « dialectique entre délimitation et transpiration des pertinences sémiotiques qui nourrit l'expérience culturelle » (p. 398).

29 Notre recension se termine avec le chapitre de D. Bertrand, qui sert un peu de clôture à l'ouvrage, si l'on excepte la contribution ultime, le « post-scriptum » de G. M. Tore, que nous avons pour notre part jugé utile ou nécessaire de présenter dès l'ouverture, comme une autre vue d'ensemble, sinon une autre synthèse, avec ou après celle de M. Colas-Blaise, l'une et l'autre éclairant l'ouvrage dans toute sa complexité, essayant donc de tracer en lui des pistes, des parcours de lecture, de regrouper les contributions par affinités, thématiques, épistémologiques... À l'issue donc de l'ouvrage, D. Bertrand se place dans une position un peu équivalente : il se trouve, en ultime position, face au « défi de la redondance », alors que « toutes les facettes de la problématique ont été discutées : énonciation, perception et subjectivité, deixis et instances, modalisation et modalités, pragmatique et praxéologie, interactivité et dialogisme, discours et genre, créativité et style ». Question : « que reste-t-il donc à écrire qui ne l'ait été dans ce cadre ? » (p. 421). D. Bertrand relève néanmoins le défi, en le déplaçant du côté de la « pertinence », pertinence de traiter (encore, même en dernière position) de l'énonciation quand le bien-fondé de celle-ci est discuté par certaines théories du langage. D. Bertrand s'engage donc dans un plaidoyer mais s'en tient à sa discipline, la sémiotique. Il commence par un rappel historique paradoxal, puisqu'il s'agit de redire que la sémiotique (greimassienne du moins) s'est constituée sur la base d'un « rejet » de l'énonciation – au nom de « la fameuse “objectivation” » du texte... D. Bertrand veut alors montrer comment s'est faite la « réintégration du paramètre énonciatif » (p. 422). Le rappel historique est aussi, se fait alors personnel, quand D. Bertrand rappelle les liens qui l'unissaient, avec M. A. Bouacha, à A. Culioli, à sa *théorie des opérations énonciatives* (voir *supra*, la contribution de D. Ducard). La seconde phase du rappel est l'avènement de la « sémiotique subjectale », à côté de « l'objectale » ; le débat (voir également *supra* la contribution de J.-C. Coquet) est alors la dichotomie entre sensible (ou *phusis*) et logos, l'enjeu (notamment pour J.-C. Coquet) étant de « restaurer l'ambivalence du langage », en réhabilitant l'expérience perceptive. Pour D. Bertrand, cette « inextricable relation du corps et du langage » nous replace « au cœur de la question énonciative » (p. 426). D. Bertrand donne ensuite sa propre version de cette « réintégration » : « à l'intérieur de la générativité énonciative » (*ibid.*) ; puis il présente (dans un tableau qui tient toute la page 427) la place (et le rôle de « cheville ouvrière ») de l'énonciation dans « le parcours génératif de la signification » : le tableau est si complet, et même si complexe, que D. Bertrand renonce lui-même à le commenter dans son ensemble ; mais nous pouvons dire avec lui que l'énonciation se manifeste à trois niveaux, « lieux de questionnements essentiels de l'énonciation » (*ibid.*) :

- Au niveau discursif, « le plus superficiel » (p. 430), se trouvent les marques formelles (personnelles, modales) de l'énonciation ; ce niveau voit également le passage de l'énonciation à la textualisation, avec une place particulière faite à la *perspective*, autrement dit à la focalisation comme au point de vue.
- Le niveau intermédiaire est celui des opérations énonciatives, qui instaure la possibilité d'un débrayage, d'un « il » qui permet de sortir de « l'inhérence de soi à soi-même » et « pose les conditions de l'objectalité, c'est-à-dire la mise à distance du monde » (p. 430) ; ce niveau voit également l'apparition d'« instances » plurielles dont la « coexistence [est] compétitive » : cependant l'attribution de « rôles thématiques » ne concerne pas que le narratif, « la manifestation des effets relationnels et passionnels », « d'empathie ou d'antipathie, par exemple », mais aussi les stratégies de discours, tant celles-ci sont « peuplées d'instances en conflit » (p. 431).
- Le dernier niveau est celui de la « praxis énonciative », celle de la « masse parlante », dont les « produits se déposent dans l'usage ». Mais, au-delà des usages figés, ces produits, de

« convocables », se font « révocables », lorsqu'ils donnent « libre cours à l'innovation ». Ainsi, l'usage est-il pris entre une « relative clôture de la manifestation » et les « possibilités infinies de la structure » (*ibid.*).

- 30 Dès lors, l'énonciation va « bien au-delà » (*ibid.*) de la fameuse conception d'É. Benveniste : « la mise en œuvre du langage par un acte individuel d'utilisation ». En conjuguant le plan de l'expression et celui du contenu, elle combine perception et expérience sensorielle, côté *phusis*, et « mises en forme cognitives du *logos* » (p. 432).
- 31 La conception de D. Bertrand justifie ainsi parfaitement la place et le rôle de clôture de sa contribution dans un ouvrage aussi important et divers. Mais pour être sans doute ambitieuse, sa sémiotique énonciative, ou son approche ou sa relecture énonciative, voire énonciativiste, se fait, dans les toutes dernières lignes du chapitre, modeste : car, nous dit-il, reste à voir jusqu'à quel point son modèle, sa relecture, son extension de l'énonciation, suivant É. Benveniste et A.J. Greimas, est compatible avec d'autres approches théoriques de la notion en sciences du langage. L'ouvrage, de quelque cinq cents pages, se termine ainsi par un appel à poursuivre le débat.

---

## AUTEURS

**GUY ACHARD-BAYLE**

Université de Lorraine, Crem, F-57000, France